

Université de Namur

Faculté de Philosophie et Lettres

Département de Langues et de Littératures françaises et romanes



**LANGAGE ET
IDÉOLOGIE
SPÉCISTE**

De la complaisance à la révolte

Illustration : Schlachtplatte XVI, Hartmut Kiewert

Travail de fin de premier cycle universitaire

Présenté par Sophie Vandevuegle

Sous la direction de M. V***

Année académique 2019 – 2020

Table des matières

INTRODUCTION	3
CHAPITRE I – <i>Langage et pensée : les mots au service de l'idéologie spéciste</i>	4
1. La relativité linguistique : quand dire, c'est faire... penser	4
2. À propos du spécisme : la norme et l'usage.....	5
3. Le langage et les représentations sociales	6
CHAPITRE II – <i>Ces mots qui ont du pouvoir</i>	10
1. La politisation de la langue.....	10
2. L'illusion discursive : de la « novlangue » à la LTI.....	12
a. La stratégie du silence.....	13
b. <i>Lingua Imperiosi Populi</i> , ou la langue du vainqueur	16
CHAPITRE III – <i>La lutte antispéciste par la définition : paradoxes, axiolexèmes et néologismes</i>	20
1. Les paradoxes des discours partagés	20
a. Animal <i>versus</i> humain : diviser pour mieux régner.....	20
b. « Il nous faut des edl béton pour ce soir ».....	21
2. Antispécisme et linguistique : les redéfinitions morales par des non linguistes	23
3. Création et enjeux des néologismes	24
a. De l' <i>antispéciste</i> au <i>carnovirus</i>	24
b. Crime contre l'animalité et spécicide	27
CONCLUSION	30
ANNEXES	32
BIBLIOGRAPHIE.....	35

INTRODUCTION

De l'influence du spécisme sur la langue et inversement, voici ce dont traitera ce travail de fin de cursus, dont la question principale peut être formulée de la sorte : pour aspéciser¹ la société, faut-il déspeciser la langue ? En effet, de « vache laitière » à « sentience », la langue tait ou feint autant qu'elle dénonce. Capables de complaisance comme de remise en question existentielle, les mots, d'un discours à l'autre, sauvent ou assassinent. Leur sont admis une signification et un sens ; mais jusqu'où va ce pouvoir que l'on peut également leur reconnaître ?

Le premier chapitre portera sur les liens plus ou moins clairs qu'il y a entre l'hypothèse d'une utilisation spéciste du langage et la théorie de la relativité linguistique : si cette dernière fait l'objet de réactions parfois divergentes, il n'en demeure pas moins qu'elle connaît à ce jour une popularité accrue. D'une part, l'existence potentielle d'une langue spéciste sera interrogée selon la conception du lien entre langage et pensée exprimée par l'hypothèse Sapir-Whorf, et d'autre part, la question de la lutte antispéciste sera abordée selon la notion de représentations sociales.

De cette première réflexion sur les témoins langagiers du spécisme comme norme sociétale, résultera un deuxième chapitre davantage porté sur les rapports entre langage et pouvoir. Comment la langue est-elle politisée ? Quelles sont les stratégies de l'illusion discursive, dans la réalité comme dans *1984* de George Orwell, qui aboutissent à un endoctrinement *via* les mots ? Enfin, comment la langue peut-elle rendre service à une idéologie, sans même en donner l'impression ?

Ces questions, qui peuvent susciter un débat sempiternel, mèneront finalement au troisième et dernier chapitre, dans lequel sera analysée une série d'exemples concrets, tirés de discours réels et provenant des deux partis, à savoir celui des antispécistes, et celui des politiciens, entrepreneurs, commerçants et autres personnes qui défendent une société qui, à leurs yeux, n'est pas fondée sur le spécisme, en tant que discrimination basée sur la hiérarchie des espèces et la supériorité humaine, cette oppression étant vue comme naturelle.

In fine, de la théorie à l'exemple, des discours politiques historiques aux discours empreints des néologismes des antispécistes, mais surtout des mots à la pensée et de la pensée aux actes, ce travail veillera à présenter une réflexion en trois temps sur l'oppression, vue comme norme, qu'est le spécisme, et sur sa place dans le langage.

¹ Par le terme « aspéciser », j'entends « exclure le spécisme » de la société, ou du moins ne plus le considérer comme la norme ; par « déspeciser » la langue, je suggère l'idée qu'il puisse y avoir une langue propre à la société spéciste, langue qui devrait peut-être être débarrassée de ses aspects discriminatoires fondus inconsciemment dans certains mots ou certaines formes langagières, afin, justement, de parvenir à cette société « aspéciste », c'est-à-dire qui ne soit plus spéciste, mais qui ne revendiquerait pas forcément une lutte antispéciste explicite et systématique, nuance que je prête au terme « antispéciste ».

CHAPITRE I

*Langage et pensée : les mots au service de l'idéologie spéciste***1. La relativité linguistique : quand dire, c'est faire... penser**

« Les structures propres à chaque langue sont incommensurables, et influencent la façon de penser et d'agir des individus »² : c'est la thèse de la relativité linguistique, ou hypothèse Sapir-Whorf. Selon cette théorie, le langage a bien un rôle dans notre perception du monde, et par conséquent, si l'on admet cette idée, se pose la question de la complaisance ou de la révolte que peuvent provoquer les mots, qui ne sont eux-mêmes pas toujours dépourvus de lien avec le système spéciste. En effet, entre la binarité humain *versus* animal, les expressions qui sont l'illustration même de l'infériorisation des animaux non humains (« avoir d'autres chats à fouetter ») ou encore les insultes basées sur des noms d'animaux (phénomène ayant d'ailleurs pris de l'ampleur avec le mouvement de libération de la parole des femmes, symbolisé, entre autres, par le #BalanceTonPorc), une grande partie de la langue française semble être le relais de la tradition spéciste dans laquelle ses locuteurs ont grandi et vivent au quotidien, tandis que cette discrimination ne portait même pas encore de nom avant les années 1970³.

C'est durant la première moitié du XX^e siècle, vers 1930, que se rencontrent Edward Sapir, anthropologue, et Benjamin Lee Whorf, alors ingénieur en assurances. Bien que ce soit sous leur nom que l'on retient surtout l'idée d'une influence de la langue sur la perception du monde, cette théorie est en réalité plus ancienne, puisque le philosophe allemand Wilhelm von Humboldt, déjà en 1820, affirmait l'existence d'un lien entre langue, culture et pensée. Les êtres humains, lorsqu'ils souhaitent s'exprimer, contraignent leur esprit à respecter les formes grammaticales qui existent pour créer leurs énoncés, ce qui montre l'influence qu'a la langue sur la pensée, maintenue à l'intérieur des frontières que cette langue a construites. Cependant, Humboldt explique qu'il y a en réalité un double rapport entre langue et pensée, puisque non seulement la langue impose une certaine structure à l'esprit, mais elle tend également à émanciper la pensée, qu'elle extériorise.

Près d'un siècle après la théorie exposée par Humboldt, après Steintal et Lazarus avec la psychologie des peuples, suivis par la conception particulariste de la culture de Franz Boas⁴, dont le disciple n'est autre que Sapir, voilà finalement énoncée l'hypothèse linguistique, dans

² MEYRAN R., *Edward Sapir et Benjamin L. Whorf – La langue est une vision du monde*, p. 14

³ Le terme « spécisme » a été créé par Richard D. Ryder, un psychologue britannique, dans les années 1970, avant d'être popularisé en 1975 par Peter Singer, philosophe australien particulièrement reconnu par les défenseurs de la cause animale.

⁴ MEYRAN R., *Op. cit.*, p. 14

un article rédigé par Whorf. À cette époque, c'est-à-dire dans les années 1940, l'idée qui circule est celle d'une logique prélinguistique et universelle⁵ ; Whorf va à contre-courant en affirmant que la langue ne consiste pas seulement en une traduction de nos pensées, mais que le système des langues est au contraire « le programme et le guide de l'activité mentale de l'individu, de l'analyse de ses impressions »⁶. Il entend démontrer cette hypothèse grâce à des observations concrètes de la langue des Hopis et de celle des Inuits : d'une part, il affirme que les premiers n'ont pas de distinction entre passé, présent et futur dans leur langue, et d'autre part, il constate que les seconds ont de nombreux termes pour exprimer le concept de neige. C'est, selon lui, la preuve de la relativité linguistique et culturelle, puisque perception du monde va de pair avec langage, et inversement.

Toutefois, bien que populaire dans les années 1950 puis 1960, sa théorie a fait l'objet de nombreuses critiques, qui s'expliquent notamment par l'importance qu'ont acquise le point de vue de Chomsky et la théorie de Fodor, selon lesquels chaque être humain dispose de bases mentales semblables, qui sont même innées. À partir de là, l'hypothèse de Sapir et Whorf a été quelque peu oubliée, mais c'est récemment, des années 1990 jusqu'à aujourd'hui, qu'elle a à nouveau bénéficié, outre d'un regain de visibilité, d'une popularité non négligeable. En effet, si la relativité linguistique peut difficilement être prouvée, il n'en demeure pas moins deux arguments indéniables : d'abord la traduction de certains concepts est presque impossible d'une langue à l'autre, ensuite il existe peu d'universaux sémantiques⁷. Un dernier fait tend à confirmer l'intérêt que l'on peut accorder à cette hypothèse : une peuplade aborigène, contrairement à la majorité des autres langues, notamment le français, qualifie l'espace non pas par le système gauche/droite, mais par d'autres termes très précis, qui ont été mis en perspective avec leur sens de l'orientation presque infallible, posant ainsi la question de l'existence d'une « boussole mentale »⁸.

2. À propos du spécisme : la norme et l'usage

Si elle est avérée, l'hypothèse Sapir-Whorf peut évidemment mener à une réflexion sur la façon dont la langue influence la pensée et la perception du monde, mais en cherchant surtout à savoir à quel point cette forme de conditionnement peut avoir un impact sur notre esprit, et par là, sur nos actes. La mise en relation avec le spécisme devient alors nécessaire : le système

⁵ *Ibid.*

⁶ *Ibid.*, p. 14

⁷ *Ibid.*

⁸ *Ibid.*, p. 15

actuel est spéciste, puisque le mode de vie considéré comme normal est basé en grande partie sur l'exploitation des animaux non humains. La culture spéciste, partout répandue, n'est pas sans répercussion sur la langue : comme dit plus haut, la langue française – mais les autres également – est truffée, notamment, d'expressions qui emploient des noms d'animaux de manière péjorative. Notre langage – ou plutôt l'usage que l'on fait de la langue – a pour socle une conception de l'homme comme être supérieur aux autres vivants, et c'est baigné de ces constructions langagières que tout un chacun grandit. Or, selon la théorie de la relativité linguistique, « les propriétés spécifiques des langues ont un impact sur l'organisation de l'information au cours de l'acquisition du langage. »⁹ Ainsi, chaque être humain, sauf rare exception, est né et a évolué dans un milieu qui, au-delà de ses habitudes et de son mode de vie, s'exprime de telle manière qu'il tend à mettre en exergue la supériorité humaine par un lexique, une syntaxe ou encore par des expressions qui entérinent, même implicitement ou inconsciemment, la prétendue condition plus basse des autres animaux, et par ce biais, justifie l'exploitation de ces derniers et la banalisation de cette discrimination, pourtant mortifère, qu'est le spécisme.

Néanmoins, si la société du XXI^e siècle et les générations précédentes ont admis et admettent encore communément le spécisme non pas comme une oppression mais comme une chose tout à fait normale et acceptable, ce n'est pas le cas de chaque individu : les antisécistes, au contraire, revendiquent les droits de tous les animaux, et s'efforcent de contrer cette tendance majeure et normalisée de vivre mais aussi de s'exprimer en approuvant, souvent sans même s'en rendre compte, le spécisme. Les militants ont également conscience de la nécessité de modifier les habitudes langagières qui témoignent d'une infériorisation des animaux non humains pour qu'avance leur lutte, c'est pourquoi, en plus de phénomènes linguistiques plus spécifiques comme les axiolexèmes¹⁰, ils cherchent à « nettoyer le langage »¹¹, « ce miroir à travers lequel l'humanité regarde »¹², afin qu'elle puisse mieux penser et agir.

3. Le langage et les représentations sociales

Car, si l'on admet l'hypothèse Sapir-Whorf, c'est bien cela dont il s'agit : le langage est une sorte de miroir à travers lequel les êtres humains perçoivent le monde, et ce miroir peut refléter autant que déformer. Cette affirmation mène à observer le lien entre le discours et les

⁹ HICKMANN M., *Relativité linguistique et développement : la représentation de l'espace*, p. 151

¹⁰ Voir plus loin dans le travail, chapitre III.

¹¹ CAFFO L., *Linguaggio e specismo – Tra Sapir Whorf e la questione animale*, p. 37

¹² *Ibid.*

représentations sociales, définies par Moscovici comme une « activité collective d'interprétation et de construction de connaissances »¹³, activité à laquelle s'ajoutent des aspects à la fois cognitifs, affectifs et symboliques ; en d'autres termes, les représentations sociales « orientent et organisent les conduites et communications sociales »¹⁴. Non dépourvues de liens avec les faits sociaux définis par Emile Durkheim, elles incarnent ces manières d'agir et de penser propres à un groupe social qui les considère comme une réalité commune. Toutefois, si elles peuvent être vues comme des connaissances nécessaires pour la culture, accès et adhésion sont deux choses différentes : comprendre la symbolique suggérée par une de ces représentations ne signifie en rien y adhérer et l'approuver, d'autant plus dans le système actuel, profondément spéciste, où les opposants à ce paradigme sont de plus en plus nombreux et ont pris conscience de la nécessité de ne plus s'enfermer dans les contraintes d'un langage qui reflète la structure dualiste de la société, à savoir êtres humains d'une part, et autres animaux d'autre part.

« Microthéorie[s] prête[s] à l'emploi »¹⁵, les représentations sociales sont en quelque sorte préconstruites et économiques, puisque leur usage implique une référence implicite, voire une connotation. Si le discours est à la fois le lieu où elles peuvent naître, évoluer, se modifier et, rarement cependant, périr, elles ne sont pas pour autant propres au langage : elles existent via d'autres pratiques sociales, mais sont, dans tous les cas, médiatisées par le discours¹⁶. C'est à travers celui-ci qu'elles sont observables et trouvent une dimension objective, et c'est grâce à leur diffusion qu'elles peuvent acquérir une forme de légitimité, et deviennent ainsi des présupposés communs – ce qui peut, bien évidemment, mener à des dérives. En témoignent notamment certaines expressions populaires qui existent dans différentes langues : ainsi, le cochon représente symboliquement l'animal sale, malpropre, un peu brute, et nombre d'enfants se sont déjà vu reprocher de « manger comme un cochon », de « mangiare come un porco/maiale », ou encore de « eat like a pig ». En outre, qui n'a jamais entendu parler, aujourd'hui, du #BalanceTonPorc, qui, en défendant les femmes et en libérant leur parole, a catégorisé, une fois de plus, les animaux en réalité proches de l'humain que peuvent être les cochons¹⁷ ? Sans parler des insultes tirées de noms d'animaux ; et ce ne sont là que quelques exemples.

¹³ Moscovici (1961) cité par MATTHEY M., *Aspects théoriques et méthodologiques de la recherche sur le traitement discursif des représentations sociales*, p. 22

¹⁴ *Ibid.*

¹⁵ PY B., *Pour une approche linguistique des représentations sociales*, p. 8

¹⁶ *Ibid.*

¹⁷ En effet, plusieurs études scientifiques ont établi que les cochons sont parmi les êtres vivants les plus proches de l'homme au niveau du code génétique, et les refuges dans lesquels vivent ces animaux tendent également à montrer que, comme chiens et chats, les cochons peuvent être affectueux et vivre avec des humains.

Quel est alors l'impact de ces représentations sociales ? Car, outre les représentations nées de faits et de comportements réels, la figure animale est très présente dans le langage sous des formes plus fictives, et les animaux sont autant de symboles auxquels sont attribuées des caractéristiques particulières, qui créent tout un imaginaire culturel partagé par la collectivité, et qui servent, certes, à illustrer parfois des traits positifs, ou bien un pouvoir spirituel, mais aussi, comme déjà mentionné plus haut, des faits sociétaux et comportements négatifs¹⁸. Bien qu'elles puissent voir le jour via diverses pratiques sociales, il n'en demeure pas moins que le langage tend à user voire à abuser des représentations sociales ; du moins elles y sont exprimées de manière plus ou moins explicite, et bien souvent, ce qui n'est qu'une représentation subjective, qu'importe qu'elle soit partagée par la majorité de la communauté, devient, dans l'esprit de tous, le sens commun, de sorte que le langage devient presque un moyen d'objectifier la réalité, se constituant alors comme l'allié fidèle du spécisme. Pourtant, les représentations sociales, aussi partagées qu'elles puissent l'être, restent des reconstructions, des images qui, même lorsqu'une relative fidélité peut leur être accordée, sont forcément décalées par rapport à ce à quoi elles réfèrent. Par ailleurs, cette vision artificielle de la réalité peut aussi venir du fait qu'un simple mot peut évoquer une représentation, et la langue commune nous maintient dans des manières de penser et d'agir standardisées : « C'est ce qu'on peut dire qui délimite et organise ce qu'on peut penser »¹⁹, a affirmé Benveniste. Effectivement, lorsqu'un concept n'est pas nommé, il est difficile de l'imaginer et de l'expliquer, comme il est complexe de « ne pas croire à la réalité intrinsèque d'une convention »²⁰, communément admise et jamais, ou presque, remise en question.

Dans une société où le spécisme est la norme dans l'ensemble des pratiques sociales, il va de soi que cette oppression est également acceptée dans la langue. Celle-ci est d'ailleurs à ce point ancrée dans les constructions culturelles que cette discrimination n'est même pas vraiment vue comme telle, ou du moins, elle ne l'est que depuis peu de temps, et pas aux yeux de tous – elle n'est encore moins punie. Ainsi, dès lors que le langage se fait l'écho du spécisme, bien peu sont ceux qui le remarquent : les représentations sociales, qui, presque systématiquement, voient en tout animal non humain une espèce inférieure à l'espèce humaine, fournissent un cadre dans lequel se complaire, en perpétuant expressions, mots, tournures et métaphores spécistes, sans même concevoir ces habitudes langagières comme les complices plurielles du système. C'est là une forme de violence symbolique telle que définie par Pierre Bourdieu :

¹⁸ DEBARRE S. et al., *La condition animale : places, statuts et représentations des animaux dans la société*, p. 5

¹⁹ Benveniste, cité par FEDI L., *Manières de parler, manières de penser. Éléments pour une critique du langage*, p. 85

²⁰ FEDI L., *Op. cit.*, p. 83

certes le langage n'est pas le responsable direct de la domination humaine vis-à-vis des autres animaux, mais le langage prend davantage le spécisme pour une tradition parmi d'autres que pour une oppression, en entretenant le mépris à l'égard des autres espèces, comme l'affirmait déjà Schopenhauer, et en acceptant sans remise en cause les constructions et habitudes discursives qui témoignent de l'idéologie spéciste dans lequel le système semble vouloir se maintenir, tout en conférant aux représentations sociales spécistes cette stabilité qui leur est nécessaire pour survivre²¹ et faire survivre le paradigme dans lequel elles s'inscrivent.

Il en résulte donc que, tant que l'usage de la langue sera sous l'influence de ce que l'être humain se refuse à appeler une oppression, basée sur la hiérarchie des espèces, le langage influencera lui-même la pensée, approuvant de la sorte les actes considérés comme traditionnels qui sont en réalité criminels à l'égard des animaux non humains ; cette pensée, vue comme une opinion ou comme la culture, car transmise par le langage commun et les représentations sociales, devient l'alliée du système, qu'elle approuve d'autant plus qu'elle ne le remet pas en question. Jusqu'à ce que, finalement, la lutte antispéciste s'en mêle.

²¹ PY B., *Op. cit.*, p. 9

CHAPITRE II

*Ces mots qui ont du pouvoir***1. La politisation de la langue**

Bien que le spécisme soit une oppression encore relativement tue dans la langue, il n'est pas le seul à être laissé de côté : en effet, le principe même de taire certaines réalités peut s'avérer une stratégie majeure dans les systèmes, sinon oppressifs, du moins répressifs. S'il est un roman qui a illustré l'hypothèse Sapir-Whorf, c'est bien sûr *1984* de George Orwell. La « novlangue » créée par ce dernier incarne cette idée d'une langue qui peut aller jusqu'à emprisonner l'esprit, l'endoctriner, afin de ne pas penser plus loin qu'il n'est souhaitable pour les dirigeants. Wittgenstein lui-même a affirmé que « les limites de sa langue sont les limites de son monde »²² ; mais, bien que dans *1984*, le conditionnement de l'esprit par la langue, qui consiste à embrigader la pensée dans la sphère de l'acceptable, pour ne pas qu'une remise en question de la société soit possible, soit une expérience littéraire, cela mène inévitablement à réfléchir, et finalement une question s'impose : tout cela n'est-il vraiment que fiction ?

Car la politisation de la langue n'est pas un mythe et divers exemples tendent à le démontrer. Bien sûr, il est indéniable que maîtriser la langue est déjà une forme de pouvoir : au mieux nous connaissons la langue, au mieux nous comprenons ses codes et ses subtilités, au mieux nous nous en servons. Au contraire, si nous ne sommes pas familiers des normes, nous risquons d'être dépassés par la langue, qui, de la sorte, peut autant être un atout qu'un aveu de faiblesse. C'est le principe d'insécurité linguistique²³, qui peut entraîner une domination symbolique, même inconsciente. Au-delà de ce fait, la langue, qui a souvent été au service des idéologies, peut aussi être révélatrice de certaines idées sous-jacentes, d'une conception particulière de la société, voire de la vie en général : c'est ce que montre Josiane Boutet dans son livre intitulé *Le pouvoir des mots*. En effet, le simple fait de donner un nom à toute une série de choses a de l'importance, puisque « nommer contribue à créer des catégories de pensée qui orientent notre vision du monde, qu'on l'ait souhaité ou pas, qu'on en soit conscient ou non. »²⁴ Choisir un terme plutôt qu'un autre pour un citoyen lambda s'avère déjà parfois complexe, en raison des sous-entendus et des impressions que laissent les mots ; par conséquent, dans la bouche d'un politicien, cela peut être plus délicat encore, puisque dans la nuance qui éloigne, parfois de peu,

²² Wittgenstein cité par BRETON D., *Parlez-vous novlangue ? Du formatage des esprits en français et en espagnol contemporains, ou les enjeux d'une rupture entre mot et chose*, p. 1

²³ KLINKENBERG J.-M., *Des langues romanes*, p. 53

²⁴ BOUTET J., *Le pouvoir des mots*, p. 19

deux termes presque synonymes réside une éventuelle source de quiproquo que les hommes et les femmes politiques ont tout intérêt à éluder. Toutefois, tous les propos revêtus des habits de la maladresse ou de l'hypocrisie ne sont pas forcément les fruits d'erreurs involontaires, et peuvent au contraire être calculés pour provoquer un débat ou simplement attirer l'attention ; du lapsus à la polémique préméditée, il n'y a qu'un pas, car les mots ont une puissance qui ne peut être niée, tant elle a déjà fait ses preuves.

Comment ne pas songer à nouveau aux moments les plus sombres de l'Histoire, qui semblent n'avoir résulté que de discours bien élaborés, qui ont fermé des esprits, relégué dans l'ombre les consciences, et ainsi donné l'impulsion d'actes impensables ? Comment ne pas se méfier des mots quand ils paraissent s'adapter à la bouche de ceux qui les prononcent²⁵ ? Car la polysémie de certains termes, polysémie affichée dans le dictionnaire ou seulement découverte dans les paroles de quelque orateur, leur confère cette capacité à se travestir jusqu'à manipuler les oreilles, et plus encore, les yeux de ceux qui les écoutent. Josiane Boutet parle à ce sujet de « construction sociale du sens »²⁶, et cite l'exemple de Marine Le Pen, pour qui il s'agit de « dédramatiser son parti et faire oublier les racines et les fondements idéologiques »²⁷. Par ailleurs, une autre technique fort populaire dans les discours politiques consiste à s'inspirer des méthodes de la publicité, par exemple en utilisant des énoncés courts qui facilitent la mémorisation et des « phrases arguments [...] remises au préalable »²⁸, avec comme double objectif à la fois de « verrouiller la communication publique d'un parti »²⁹ et, par la répétition, de provoquer l'adhésion.

Cette « puissance sociale des mots », comme l'appelle également Josiane Boutet, est bien connue du monde politique, mais aussi des classes sociales dominantes de manière générale. On peut s'interroger sur ce qui est à l'origine de cette puissance : provient-elle des mots eux-mêmes ou plutôt de ceux qui s'en servent ? Sur ce point, Austin et Bourdieu s'opposent : là où le premier distingue des verbes performatifs, c'est-à-dire des verbes qui ont un impact direct sur le réel puisqu'ils supposent la réalisation de quelque action ou d'un concept plus abstrait, le second affirme que la puissance « ne provient que de la position sociale d'autorité et de légitimité de celui qui parle »³⁰. Néanmoins, si le débat est intéressant et oppose autant d'arguments d'un côté que de l'autre, il n'en demeure pas moins que cette force des mots ou de

²⁵ Michel Pécheux, cité par SERIOT P. dans son article *La langue pense-t-elle pour nous ?*, dit que « Les mots changent de sens en fonction de l'idéologie de ceux qui les emploient. », p. 129

²⁶ BOUTET J., *Op. cit.*, p. 67

²⁷ *Ibid.*, p. 67

²⁸ *Ibid.*, p. 29

²⁹ *Ibid.*

³⁰ *Ibid.*, p. 162

leurs locuteurs peut mener, non seulement à penser, mais également à agir, ce que Lucien Lévy-Bruhl nomme quant à lui la « puissance mystique des mots »³¹. Et s'il est un lieu où se manifestent des esprits parfois plus attirés par l'immobilisme que par la lutte pour une justice sociale, entre autres, et qui ont ainsi tout intérêt à ce que les mots ne viennent pas troubler l'ordre établi, c'est évidemment le monde de la politique : c'est dans ce monde si particulier, fait d'apparences et de discours souvent plus que d'actes sensés, que ricochent les volontés de faire taire certains aspects de la société contre les volontés, contraires, de les faire éclater au grand jour. Ainsi, sur la scène d'un même théâtre se répondent les silences et les exclamations, autrement dit les mots qui endorment et les mots qui réveillent.

2. L'illusion discursive : de la « novlangue » à la LTI

À travers la langue jaillissent donc, ou sombrent, les conditions du changement, qu'il soit positif ou négatif. C'est dans l'illusion discursive que réside toute la puissance des mots, qui font de l'éloquence un art autant qu'une arme. Et à ce propos, il est des discours qui marquent les esprits autant que l'Histoire : c'est l'exemple de ceux d'Adolf Hitler³², qui ruina par ses mots l'avenir de plusieurs générations, en entretenant la haine là où elle se trouvait déjà, en la semant là où elle n'était pas née, et en la suggérant là où elle n'avait pas droit de cité, puisque, comme l'écrit Josiane Boutet dans son ouvrage :

Le langage est un formidable moyen de pénétrer les esprits, de faire agir, penser et parler les citoyens d'une certaine façon, y compris à leur insu. [...] [C]'est aussi par des mots – et pas seulement par des actes [...] – que le nazisme a pu fonctionner pendant douze ans et entraîner l'adhésion du peuple allemand, y compris celle des citoyens non nazis.³³

Mais avant d'aborder la question de la manipulation par la langue comme la LTI, *Lingua Tertii Imperii*, ou langue du III^e Reich³⁴, question illustrée par un exemple concret, il semble important de s'intéresser, brièvement, au fait de changer la langue en imposant des silences, c'est-à-dire en l'appauvrissant, pour que certains concepts ne puissent plus être pensés, autrement dit, pour s'assurer qu'il ne puisse subsister qu'une pensée simplifiée et simpliste, créant par là une sorte d'endoctrinement par la censure.

³¹ *Ibid.*, p. 119

³² La présence du mot « Histoire » et du nom de Hitler dans la même phrase ne peut que rappeler l'importance de l'adjectif « historique » dans les discours du III^e Reich, importance soulignée par Victor Klemperer dans son ouvrage *LTI, la langue du III^e Reich*.

³³ BOUTET J., *Op. cit.*, p. 38

³⁴ KLEMPERER V., *LTI, la langue du III^e Reich*, p. 33

a. La stratégie du silence

Cette thématique d'une langue maintenue dans certaines frontières en supprimant les mots plus aptes à déclencher, sinon un soulèvement du peuple, du moins une remise en question de la société telle qu'elle demeure, est surtout présente dans le roman *1984* de George Orwell. En effet, en imaginant cette société où règne le regard partout présent et menaçant de Big Brother, Orwell met en scène un monde totalitaire dans lequel il n'est plus permis de penser librement, à cause notamment de la Police de la Pensée, et de la suppression pure et simple de mots, qui deviennent alors des concepts impensables, ou du moins indicibles. De ce fait, toute contestation éventuelle est étouffée avant même de pouvoir naître, et de là résulte un paradoxe ainsi énoncé par un personnage très important du roman, Winston³⁵ :

Ils ne se révolteront que lorsqu'ils seront devenus conscients et ils ne pourront devenir conscients qu'après s'être révoltés.³⁶

Cette question du lien entre conscience et révolte est fondatrice pour le mouvement antispéciste, puisque le fait de naître dans une société qui admet le spécisme comme une norme donne forcément à la prise de conscience qu'il n'en est pas un aspect d'insoumission, de révolution et de renversement de l'ordre établi. Et la conscience, comme l'inconscience, est en partie due au langage, comme le suggère le roman de George Orwell, car c'est par lui que les idées prennent une relative consistance. C'est pourquoi le système actuel gagne à ne pas nommer les côtés les plus indésirables du spécisme, tout ce qui touche directement à ses conséquences, à savoir, entre autres, les massacres perpétrés au nom d'un régime alimentaire basé sur l'idée que l'animal, bien souvent, n'est que viande et n'a pour dessein que de servir l'être humain, qui lui est supérieur. Ainsi, puisque rares sont ceux qui se revendiquent d'emblée comme tels, le système spéciste, c'est-à-dire toutes les personnes et entreprises qui pensent qu'il leur est profitable de faire perdurer la conception actuelle que l'on a des animaux non humains comme les intermédiaires entre l'objet et l'individu, veille à ne pas employer, mais surtout à ne pas reconnaître les expressions dont usent les antispécistes, qui sont pourtant, sur le plan de la définition, parfaitement adaptées aux réalités qu'elles cherchent à décrire. Par exemple, là où une association antispéciste parlera de *victimes*, des directeurs d'abattoirs préféreront un vocable plus flou mais aussi moins susceptible de susciter une prise en considération de l'animal comme être vivant *sentient*³⁷, en choisissant plutôt de parler de *bovins*, de *bêtes*, voire

³⁵ Winston Smith est dans *1984* un employé du Ministère de la Vérité ; son travail consiste à modifier l'Histoire écrite pour qu'elle convienne au Parti. À l'inverse de nombreux autres personnages, lui n'est pas dupe, c'est pourquoi il cherche à garder une trace des véritables événements du passé ; entreprise fort risquée étant donné que chaque personne de la société est constamment surveillée.

³⁶ ORWELL G., *1984*, p. 99

³⁷ À propos du terme « sentience », voir le chapitre III.

de *têtes*. Autre exemple, là où la société pense *carnivore*, Aymeric Caron, dans son essai *Vivant. De la bactérie à l'Homo ethicus*, nomme *viandale* toute personne qui consomme de la viande sans autre justification que l'habitude ou le goût. Enfin, quand pour les antispécistes il y a *esclavage*, il y a, pour le système... Rien. Stratégie du silence. De cette manière persiste une forme de censure à laquelle répondent les tentatives de contre-censure des antispécistes.

Par la même occasion, le système entérine l'idée que le mouvement antispéciste est extrémiste et totalitaire, pour mieux donner l'impression que lui ne l'est pas. À nouveau, cette idée trouve une résonance chez George Orwell, comme l'explique Philippe Roussin :

La politique totalitaire de la langue vide les mots de leur sens, supprime ceux dont le sens n'est pas orthodoxe, les fait servir à dire une autre réalité que la réalité, passer sous silence ce qu'il en est de ce qui est, falsifie ou escamote les faits, nie les événements et euphémise ceux qui doivent pouvoir être acceptés de l'opinion, incrédule et silencieuse, comme les meurtres et les massacres de masse.³⁸

C'est *via* ce procédé, cette forme de censure, que des mots comme « génocide » sont parfois éludés pendant des années avant que l'événement qu'ils décrivent soit finalement qualifié comme tel. Il en va de même pour les massacres causés par le fait que l'homme tend à se définir comme *carnivore* alors qu'il est en réalité *omnivore* ; la plupart d'entre nous se complaît dans un système qui, afin de rendre la réalité moins dérangeante, et donc moins à même d'être interrogée, préfère cacher ses victimes autant que le nom que l'on pourrait donner à ces meurtres de masse : *zoolocauste* ou *crime nataliste* pour les uns, *meurtre alimentaire* pour les autres, je choisis de qualifier de *spécicide*³⁹ ces massacres⁴⁰ normalisés et normés, afin de bien laisser entendre le lien direct avec le spécisme.

Ce terme, spécicide, est l'exemple type de ce que l'on ne trouvera probablement jamais dans les textes rédigés par des entreprises commerciales spécistes. Il en va de même pour le simple terme spéciste, puisqu'il suffit de parcourir quelques sites internet pour se rendre compte que c'est une réalité qui n'y est jamais abordée : tout se passe et s'organise comme si le spécisme n'était qu'un mirage, comme si c'était la définition même de « être normal ». Il y a là bien sûr une certaine logique, car de nombreux secteurs d'activité n'ont aucun intérêt à remettre en

³⁸ ROUSSIN P., *2 et 2 font 5 (La littérature des années 1930 face à la destruction du langage démocratique)*, p. 121

³⁹ Le terme « zoolocauste », qui lie de manière tout à fait évidente les meurtres perpétrés par le système spéciste au génocide des juifs, est surtout employé par le collectif français « Boucherie Abolition », qui emploie régulièrement aussi l'expression « crime nataliste » ; « meurtre alimentaire » est parfois employé par l'association L214 ; je leur préfère le terme « spécicide », dont je ne connais aucune attestation, sauf si l'on prend en compte le terme anglais « specicide », équivalent traduit assez proche phonétiquement mais qui ne correspond pas à la définition que je donne au terme français.

⁴⁰ Divers termes que j'emploie dans mon travail peuvent paraître connotés, et par là, peuvent donner une impression de subjectivité : toutefois, ces termes correspondent tout à fait à l'emploi que j'en fais dans leur définition. Le fait que la société, spéciste, n'en use pas comme j'assume le faire ne les rend pas moins objectifs ; au contraire, cela appuie la réflexion que je propose, quant à l'influence du langage sur le spécisme et inversement. Dans le cas présent, « massacre » est littéralement le bon terme, bien qu'on ne parle jamais officiellement de massacre pour qualifier cette réalité quand elle concerne les animaux.

question l'oppression sur laquelle s'est forgée la société actuelle, mais un autre élément tend en revanche à montrer l'hypocrisie dont sont empreints ces mêmes sites. En effet, par l'emploi de certains termes, ce sont d'autres qui sont tus : le site *la-viande.fr*, dans la rubrique qui vise à décrire les étapes d'abattage des animaux, explique les mots généralement employés par cette industrie. Parmi ceux-ci, on ne peut évidemment pas nier qu'il y a une mise à mort ; il est en revanche simple de la rendre plus douce qu'elle ne l'est en réalité en choisissant de parler d'une « inspection ante-mortem », de « l'amenée », de la « dépouille », du « retrait de la tête » ou encore de « l'émoissage »⁴¹ ; autant de termes qui paraissent faibles et peu évocateurs par rapport à ce que montrent les vidéos, par ailleurs illégales, de ce qui se passe réellement derrière les murs des mots et des abattoirs, vidéos révélées entre autres par l'association L214. Ainsi, par deux procédés, les entreprises spécistes se servent de la langue pour ne pas que paraisse immorale leur activité : d'une part en euphémisant, et d'autre part en ne nommant pas la discrimination qui rend acceptable, aux yeux de la majorité « normale », leur commerce.

Cette stratégie du silence n'est pas sans lien avec un concept régulièrement utilisé par les antispécistes, celui de « dissonance cognitive »⁴², concept selon lequel certaines personnes se voilent la face en agissant à l'opposé de ce qu'elles prétendent soutenir, ou encore, ce contre quoi elles disent lutter⁴³. Et effectivement, si la majorité de la population ne se dit pas spéciste – au contraire, la plupart d'entre nous déclare aimer les animaux – et le plus souvent, n'a même pas conscience de vivre dans un système qui l'est en profondeur, la majorité de la population mange également de la viande. Par conséquent, nos actes et nos paroles vont à contre-courant par rapport à nos pensées et aux valeurs que l'on croit défendre. L'exemple le plus éloquent concerne la notion de « bien-être animal » : cette dernière fait de plus en plus partie du vocabulaire des éleveurs, entre autres, et elle est mentionnée à la première occasion, notamment par Didier Guillaume⁴⁴, Ministre de l'Agriculture en France, quand bien même son utilisation est absurde, si l'on s'en tient aux définitions qu'en donne le Larousse⁴⁵ :

Bien-être, nom masculin invariable

- État agréable résultant de la satisfaction des besoins du corps et du calme de l'esprit : *Éprouver une sensation de bien-être.*

⁴¹ Tous ces termes proviennent du site *la-viande.fr* (<https://www.la-viande.fr/environnement-ethique/ethique-vis-vis-animaux/etapes-abattage-animaux-abattoir>).

⁴² La dissonance cognitive est un concept nommé par Leon Festinger dans *A theory of cognitive dissonance* en 1957.

⁴³ Je simplifie volontairement la définition de la notion de « dissonance cognitive » car c'est dans cette acception qu'elle est employée par les antispécistes.

⁴⁴ Plus d'une fois pointé du doigt par les antispécistes, Didier Guillaume, après avoir parlé, au mois de mars 2020, de « bien-être animal » à propos d'un abattoir qui ne respecte pas les normes, a à nouveau fait l'objet de critiques en raison des mensonges programmés dans son discours, mensonges dévoilés dans des mails envoyés par erreur à l'association animaliste L214. Sur l'illusion discursive dans les propos de Didier Guillaume, voir le chapitre III.

⁴⁵ Définition trouvée sur la version web du dictionnaire Larousse (<https://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/bien-%c3%aatre/9159?q=bien-%c3%aatre#9082>)

- Aisance matérielle qui permet une existence agréable.

Cet emploi de « bien-être » par Didier Guillaume n'est pas un cas isolé, puisque, à nouveau sur le site la-viande.fr⁴⁶, on trouve un onglet concernant l'éthique vis-à-vis des animaux, onglet dans lequel est expliqué en quoi tuer l'animal dans des conditions que l'on sait tout à fait inhumaines ne nuit pas au bien-être animal. Voici comment, par des mots, l'homme se persuade et convainc les consommateurs que les actes perpétrés derrière les murs des abattoirs n'ont, malgré les apparences, rien à cacher, tout en les cachant ostensiblement.

b. *Lingua Imperiosi Populi*, ou la langue du vainqueur

« Dans les relations avec les animaux, tous les gens sont des nazis ; pour les animaux, c'est un éternel Treblinka. » Tels sont les mots de l'écrivain juif Isaac Bashevis Singer, dans son livre intitulé *Enemies. A Love Story* ; ce sont ces mêmes mots qu'a employés récemment la députée polonaise Sylwia Spurek, pour justifier le partage d'une image⁴⁷ comparant le sort réservé aux animaux par les humains à la Shoah, comparaison souvent rendue légitime de par le fait que ce sont des auteurs et philosophes eux-mêmes juifs qui en sont à l'origine, ou au contraire, comparaison qui choque, met mal à l'aise ou exaspère. Quoi que l'on en pense, il y a entre la vie dans les camps et la vie de l'élevage à l'abattoir des similitudes factuelles dont la proximité ne relève pas de l'avis personnel concernant cette comparaison politiquement correcte ou non. Par ailleurs, cette analogie, maintes fois source de polémique, n'est ni innovante ni dépassée : elle a de nombreuses fois été employée durant le XX^e siècle, et, ces dernières années, elle a même été la cause de la démission d'un politicien suisse, qui a été considéré comme antisémite à la suite de ses propos⁴⁸.

Ce procédé comparatif est assez présent dans les discours des défenseurs de la cause animale, et provoque toujours autant de réactions, de l'aveu au scandale ; toutefois, peut-on vraiment reprocher à des personnes antispécistes de minimiser le massacre dû au nazisme en abaissant l'homme à l'animal, quand, pour ces mêmes personnes, un animal non humain n'est pas inférieur à un homme ? Autrement dit, est-il vraiment imaginable et y a-t-il un sens à affirmer qu'une personne est antisémite, voire négationniste, parce qu'elle compare génocide et spécicide ? L'objet de ce travail n'est certainement pas de répondre à ces questions, ni d'écrire

⁴⁶ Voir le site la-viande.fr (<https://www.la-viande.fr/environnement-ethique/ethique-vis-vis-animaux>).

⁴⁷ Voir annexe 1.

⁴⁸ En 2017, Jonas Fricker, alors député vert, a comparé les conditions de transport des porcs vers les abattoirs avec les déportations vers Auschwitz. Suite au tollé provoqué par ses propos jugés inappropriés voire antisémites, il s'est rétracté, s'est excusé auprès de la communauté juive, et a finalement démissionné. WUTHRICH B., « La honte s'abat sur un député vert après un dérapage antisémite », in *Le Temps*, 28 septembre 2017, <https://www.letemps.ch/suisse/honte-sabat-un-depute-vert-apres-un-derapage-antisemite> (article consulté le 3 mars 2020)

un plaidoyer ou, au contraire, un réquisitoire au sujet du rapprochement entre holocauste et crime spéciste, néanmoins, partant du principe que cette comparaison est légitime, ou du moins peut être argumentée, une nouvelle interrogation émerge : s'il y a eu une LTI, *Lingua Tertii Imperii*, c'est-à-dire langue du III^e Reich, comme l'affirme Victor Klemperer, peut-on également parler d'une langue spéciste ? Afin de comparer l'une et l'autre, j'appellerai *Lingua Imperiosi Populi* (LIP) cette éventuelle langue à la fois témoin et alliée du spécisme.

Dans son ouvrage paru en 1947, ouvrage qu'il considère comme le « carnet de notes d'un philologue »⁴⁹, Victor Klemperer analyse l'influence de la langue nazifiée sur l'état d'esprit de la population, et montre qu'au-delà de la censure, le parti de Hitler avait bien d'autres ressources pour maintenir la langue allemande dans les frontières voulues. En effet, s'il est connu de tous que la liberté d'expression était, durant le III^e Reich, un ennemi à abattre, et que la population tendait donc, par elle-même, à s'autocensurer (du moins pour une partie), la LTI consistait également en des « expressions isolées, des tournures, des formes syntaxiques qui s'imposaient à des millions d'exemplaires et qui furent adoptées de façon mécanique et inconsciente »⁵⁰. En outre, cette langue, qui finalement imposait peu de termes nouveaux mais avait plutôt tendance à donner une autre valeur à des mots déjà existants, se voulait assez pauvre, sans doute pour les mêmes raisons que la novlangue de George Orwell, et était ainsi forcée de répéter sans cesse⁵¹. Il n'en demeure pas moins que la LTI, qui par ailleurs avait conscience que, pour être comprise de la majorité, elle se devait d'être plus populaire et par là plus concrète⁵², peut être décrite comme :

«Langue qui poétise et pense à ta place...»⁵³ Poison que tu bois sans le savoir et qui fait son effet – on ne le signalera jamais assez.⁵⁴

Cette métaphore de la langue comme poison qui circule dans nos veines sans que l'on en soit conscient mais dont les effets sont bien présents est fréquente dans l'ouvrage de Klemperer, et les exemples concrets sont nombreux, mais la stratégie qui se cache derrière certains termes fait particulièrement écho au vocabulaire de la LIP. C'est le cas par exemple des mots qui prennent une valeur positive, quand, à l'origine, ils sont plutôt péjoratifs : ainsi, le fanatisme, terme résolument négatif avant le III^e Reich, devient finalement presque une « vertu fondamentale »⁵⁵. Toutefois, la modification de la valeur d'un mot peut également aller dans un autre sens, en nommant une obligation de telle sorte qu'elle semble être un droit : c'est

⁴⁹ KLEMPERER V., *Op. cit.*, p. 15

⁵⁰ *Ibid.*, p. 40

⁵¹ *Ibid.*, p. 334

⁵² *Ibid.*, p. 83

⁵³ Cette citation de Schiller est employée à de multiples reprises par Victor Klemperer.

⁵⁴ KLEMPERER V., *Op. cit.*, p. 93

⁵⁵ *Ibid.*

l'exemple de la « contribution “volontaire” au “Secours d’hiver” »⁵⁶, où le terme « volontaire » n'est qu'une stratégie de la LTI pour adoucir une réalité inverse. Enfin, il y a dans les discours de tout un chacun une nouvelle habitude, à savoir la réification. On parle de « matériel humain »⁵⁷ ou d'« éléments » : des êtres vivants sont devenus des machines. Et pour réifier davantage, il y a également « massification »⁵⁸ : les individus se fondent entre eux, deviennent une foule, et perdent leur personnalité propre en devenant simplement une partie de la masse. En d'autres termes, la LTI, la « langue du vainqueur »⁵⁹, ne s'est pas contentée d'inférioriser, elle a aussi, en quelque sorte, noyé, puis fait disparaître.

De la langue d'un système à ce point inhumain, que reste-t-il ? Des cicatrices et des cendres, certes, mais d'autres traces encore. Car la LIP, la langue du peuple dominant, n'est pas en reste : entre les mots neutres ou négatifs qui prennent une valeur positive et les expressions qui comparent avec des machines et qui réifient, les attestations d'un système oppressif, et d'une certaine manière totalitaire, sont nombreuses dans la langue actuelle – et ces attestations ont la particularité d'exister non pas dans la langue d'une seule nation, mais *a priori* dans l'ensemble des langues, puisqu'il n'existe pas à ce jour un Etat dans lequel le spécisme n'est pas considéré comme la norme. Parmi ces témoins langagiers du spécisme, on peut citer « chasseur » ou « boucher », qui ne sont pas des termes connotés négativement alors que les morts qu'ils impliquent sont inutiles, d'une part car de nombreux animaux « prélevés », c'est-à-dire tués, proviennent directement d'élevages et ont été relâchés en période de chasse, d'autre part car il a été maintes fois prouvé que la consommation de « viande », c'est-à-dire de carcasses, en plus de n'être plus nécessaire à notre survie, n'est même plus souhaitable pour notre santé ; « bœuf » ou « porc » qui, selon les contextes, passent d'êtres vivants à nourriture sans que cela paraisse gêner quiconque ; « dératiser », verbe qui, parce qu'il fait allusion aux rats, ne choque pas bien qu'il s'agisse d'exterminer ; « nuisibles », qui signifie en réalité espèces « tuables », parce que espèces dites « susceptibles d'occasionner des dégâts »⁶⁰ ; « abattoir », qui pourrait être un synonyme de « camp d'extermination » puisque, d'un point de vue strictement factuel, il s'y passe la même chose, et pourtant le premier suscite bien moins d'émotions que le second ; « ce n'est qu'un animal », comme si les humains n'en étaient plus ; et bien d'autres encore.

Bien d'autres mots et expressions encore, parmi lesquels « vache laitière », ou « vache à lait », est à souligner. En effet, ne peut-on pas considérer ce couple de mots comme trompeur ?

⁵⁶ *Ibid.*, p. 64

⁵⁷ *Ibid.*, p. 199-200, 208.

⁵⁸ *Ibid.*, p. 209

⁵⁹ *Ibid.*, p. 248

⁶⁰ Le terme « nuisible » n'est, normalement, plus employé officiellement, et est remplacé par l'expression « espèce susceptible d'occasionner des dégâts ».

Cette expression, qui est comme un « prêt-à-penser »⁶¹, porte à croire qu'il existe effectivement des vaches qui produisent du lait sans raison particulière, et auxquelles les êtres humains rendent service en les trayant ; ce qui est loin de la réalité, puisque, comme chaque mammifère, la vache doit obligatoirement avoir un veau pour produire du lait, mais ce veau, pour qu'il ne boive pas ce lait que l'on préfère vendre aux humains, finira, après quelques mois, à l'abattoir. Qui, en entendant parler de « vaches laitières », pense directement aux conséquences de la consommation de lait ? Manifestement peu de personnes, puisque le lait et tous les produits qui en contiennent font encore partie du régime alimentaire considéré comme normal par une large majorité de la population.

Toutefois, s'il y a entre LTI et LIP des points communs de divers types, il y a également entre elles une différence non négligeable : là où demeure la LTI, la liberté d'expression n'est qu'un vieux souvenir, et toute tentative de résistance, ou simplement de remise en question, est punissable, et dans les dernières années du nazisme, peut même directement mener à la mort. De toute évidence, la LIP, bien que plus répandue, est moins meurtrière pour les êtres humains, car il n'est ni impossible ni hautement risqué – du moins pour l'instant et dans la plupart des cas – de dénoncer les faits concrets dissimulés dans la langue pour les normaliser. La LIP vit donc, mais s'y opposer n'est pas une mise en danger immédiate : dans le système spéciste, penser et s'exprimer hors de la LIP n'est, en principe, pas condamnable. En outre, si, comme dans la LTI, il y a dans la LIP réification, celle-ci n'est pas seulement destinée aux autres animaux, étant donné que les êtres humains également tendent à être vus comme des machines, en particulier dans le monde du travail et des grandes industries ; la LIP, si elle infériorise surtout les animaux non humains, n'est donc pas toujours neutre envers les hommes non plus. Néanmoins, et cette dernière observation le confirme, un fait subsiste : LTI comme LIP sont les langues des vainqueurs, les langues de ceux qui se sont imposés par intérêt, par prétention ou par tradition, et pour cette simple raison, LTI comme LIP influencent voire endoctrinent :

Langue du vainqueur... on ne la parle pas impunément, on la respire autour de soi et on vit d'après elle.⁶²

⁶¹ KLEMPERER V., *Op. cit.*, p. 370 (postface par Alain Brossat)

⁶² *Ibid.*, p. 261

CHAPITRE III

La lutte antiséciste par la définition : paradoxes, axiolexèmes et néologismes

1. Les paradoxes des discours partagés

a. Animal versus humain : diviser pour mieux régner

Dans les discours ou lors de simples discussions, animaux et humains sont opposés les uns aux autres, si bien qu'à force, on en viendrait presque à croire qu'il s'agit là de deux groupes distincts, qui pourraient, en outre, être hiérarchisés. Pourtant, toute différence mise à part, l'être humain reste un hyponyme d'animal, lui-même hyponyme d'être vivant, mais cette réalité semble tue dans la langue, ou du moins paraît n'être pas évidente. En effet, la constante opposition entre humain et animal tend à gommer les traits convergents entre un *nous* et un *eux*, et de nombreux individus, sinon la plupart, croient en une sorte d'altérité entre toutes les espèces animales et l'espèce humaine, niant ainsi que « tous les êtres vivants sur cette planète, des plantes aux animaux, sont composés à partir des mêmes éléments chimiques venus de l'espace. Ils partagent tous la même matière organique et possèdent tous de l'ADN. »⁶³ La définition même du mot *animal* peut poser problème⁶⁴ : d'un dictionnaire à l'autre, il y a plusieurs acceptions, toutefois toutes sont basées sur l'idée qu'il y a, entre homme et animal, une différence qui n'est pas que biologique ou physique, mais qui est aussi une différence de valeur. Ainsi, sur le dictionnaire en ligne de l'Académie française, on lit, parmi les définitions, que l'animal est une « bête, [un] être animé ne présentant pas les caractéristiques *supérieures* de l'espèce humaine »⁶⁵. Le Larousse, quant à lui, est plus modéré, bien qu'il cite comme exemple, après animal sauvage et animal domestique, animaux de boucherie⁶⁶.

Cette distinction contribue à entériner davantage encore une idée déjà partagée par la société dans son ensemble, à savoir que les êtres humains ne sont pas des animaux comme les autres⁶⁷. Et puisqu'ils ne sont pas comme les autres, la nature humaine, souvent tentée, au cours de l'Histoire, de concrétiser sa différence autoproclamée par le biais de la domination ou de l'asservissement, comme l'ont montré l'esclavage et les discriminations successives⁶⁸, a décidé

⁶³ CARON A., *Antiséciste*, p. 49

⁶⁴ RUCHON C., *Lexique, catégorisation et représentation : les reformulations métalinguistiques dans le discours animaliste*, p. 56

⁶⁵ Définition de l'Académie en ligne (<https://www.dictionnaire-academie.fr/article/A9A1795>). Voir annexe 2.

⁶⁶ Définition du Larousse en ligne (<https://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/animal/3580?q=animal#3579>). Voir annexe 2.

⁶⁷ YATES R., *Language, power and speciesism*, p. 12

⁶⁸ CARON A., *Op. cit.*, p. 233

de revendiquer une hiérarchie entre espèces : l'Homme, manifestement, ne peut se dire différent sans se déclarer en même temps inférieur ou supérieur – et pourquoi se dirait-il inférieur ? Ainsi sont établies les fondements de la discrimination, c'est-à-dire être différent et inférieur⁶⁹, et sont fixées les bases du spécisme, enracinées dans les habitudes de langage, qui font que, sans cesse, aux humains se confrontent les animaux.

De là dérive un autre problème qui naît des mots plus que de ce qu'ils revendiquent : l'idée que l'antispécisme est un antihumanisme, idée souvent répétée par des personnes peu sinon pas informées, qui, sans avoir compris les valeurs antispécistes, se vautrent dans le camp des anti-antispécistes. Toutefois, comme l'explique Aymeric Caron dans son essai *Antispéciste*, l'antispécisme ne peut être considéré comme antihumaniste, car la dénomination même porterait alors en elle un paradoxe insoutenable : celui de plaider pour une plus juste considération des espèces, en ne les classant pas, tout en faisant de l'être humain une espèce plus méprisable que les autres, et donc inégale. Cette réflexion porte Aymeric Caron à créer un nouveau mot, *anumanisme*, qui défend les valeurs du nouvel humanisme que prône l'essayiste, c'est-à-dire que « nous élargissons notre sphère de considération morale »⁷⁰.

Par ailleurs, si le terme *antispécisme* reste relativement jeune, les idées qu'il recouvre le sont beaucoup moins, puisque des auteurs reconnus ainsi que des philosophes ou autres intellectuels souvent cités ont défendu à leur époque les animaux non humains⁷¹. Parmi eux figure Emile Zola, dont on a principalement retenu les Rougon-Macquart et non son engagement pour la cause animale – au même titre que Victor Hugo ou encore Louise Michel – toutefois on ne peut nier qu'il y a, dans les propos qui suivent, une sorte de remise en cause de la différence entre humains et animaux non humains :

Pourquoi la souffrance d'une bête me bouleverse-t-elle ainsi ? Pourquoi ne puis-je supporter l'idée qu'une bête souffre, au point de me relever la nuit, l'hiver, pour m'assurer que mon chat a bien sa tasse d'eau ? Pourquoi toutes les bêtes de la création sont-elles mes petites parentes, pourquoi leur idée seule m'emplit-elle de miséricorde, de tolérance et de tendresse ? Pourquoi les bêtes sont-elles toutes de ma famille, *comme* les hommes, *autant* que les hommes ?⁷²

b. « Il nous faut des edl béton pour ce soir »⁷³

Une autre habitude langagière règne dans les discours des hommes et femmes sur le devant de la scène de la société spéciste : l'hypocrisie. Cette hypocrisie, qui semble faire loi dans le monde politique, est tout aussi présente lorsqu'il s'agit de s'exprimer au sujet des autres

⁶⁹ STIBBE A., *Language, power and the social construction of animals*, p. 8

⁷⁰ CARON A., *Op. cit.*, p. 235

⁷¹ *Ibid.*, p. 232

⁷² Emile Zola, qui a écrit ces mots dans un édit, « L'amour des bêtes », publié en 1896 dans *Le Figaro*, est cité par Aymeric Caron dans *Antispéciste*, p. 232.

⁷³ Voir site de L214 : <https://www.l214.com/communications/20200225-abattoir-sobeval-mensonges-ministre-agriculture>

animaux. Si les contradictions liées à l'emploi de termes comme « bien-être animal » ont déjà été mises en lumière, il reste toutefois un exemple particulièrement évocateur de l'hypocrisie discursive, particulièrement active et répandue lorsqu'il s'agit de prendre la parole après la diffusion d'images qui révèlent les véritables conditions d'élevage, de transport ou d'abattage d'animaux, ou encore leurs conditions de vie en laboratoire ou dans les cirques. Bien souvent, ces vidéos, rendues visibles par des associations comme L214 ou One Voice, entraînent une vague de réactions plus ou moins indignées, plus ou moins sincères également, de la part des citoyens. Lorsque pareils scandales éclatent, il arrive qu'à leur tour, les politiciens ajoutent leurs commentaires, leurs promesses... ou leur phraséologie trompeuse.

C'est ainsi qu'en février 2020, à la suite de la diffusion d'une enquête de L214, révélant des images atroces filmées dans un abattoir Sobeval⁷⁴, le ministre français de l'Agriculture, Didier Guillaume, ainsi que les services vétérinaires, ont déclaré que rien dans les vidéos ne démontrait des infractions, estimant ainsi l'abattoir conforme. Si ces paroles ont créé la polémique, ce n'était alors rien comparé à ce qui allait suivre : l'envoi, par erreur, de mails internes au ministère à L214, mails dans lesquels on peut lire, entre autres : « J'ai fait la liste des NC [non-conformités] indéniables, voire majeures relevées ! », mais aussi : « Il nous faut des edl [éléments de langage] béton pour ce soir »⁷⁵. La découverte de ces mails, qui ont bien sûr provoqué un tollé, confirme l'importance du langage et de son rôle non négligeable par rapport à la normalisation et au maintien comme norme du spécisme ; des vidéos aux images à peine soutenables, on passe, par des paroles, des éléments de langage, à des images qui deviennent acceptables par le simple fait d'être décrites comme telles, et dès lors, qui restent impunies.

Une question se pose alors : s'il suffit d'éléments de langage pour disculper un abattoir pourtant déclaré, en coulisse, non conforme, jusqu'où ce même langage peut-il sauver des coupables ou condamner des innocents, sans provoquer le moindre scandale, lorsque tout se fait dans l'ombre et ne finit pas, maladroitement, dans les mails des avocats de la partie civile ? Plus que de détecteurs de mensonges, il s'agirait peut-être d'inventer les détecteurs d'éléments de langage.

⁷⁴ Sur cette enquête, voir le site de L214 : https://www.l214.com/communications/20200220-enquete-veaux-abattoir-sobeval?utm_medium=email&utm_source=newsletter&utm_campaign=2020%2F02%2F25-abattoir-sobeval-mensonges-ministre-agriculture&source_init=newsletter

⁷⁵ Voir annexe 3. Plus de mails sont visibles sur le site de L214 : <https://www.l214.com/communications/20200225-abattoir-sobeval-mensonges-ministre-agriculture>

2. Antispécisme et linguistique : les redéfinitions morales par des non linguistes

Une des difficultés concernant la défense de la cause animale réside dans le fait que, au-delà de la multiplication des partis – les antispécistes, les véganes pour la mode, les végétariens, les bouchers qui disent aimer les animaux, les chasseurs qui sont « les premiers écologistes de France »⁷⁶, les anti-végans, les *oui mais* et bien d'autres encore – il y a une absence d'accord sur le principe même de spécisme : en effet, aujourd'hui, on se dit antispéciste, ou on ne se dit pas ; les spécistes ne se dénoncent jamais, et ne considèrent généralement pas que le système est spéciste. Cela donne lieu à des complications du débat, puisqu'il ne s'agit plus seulement de défendre les animaux non humains, mais aussi de bien vouloir reconnaître que leur exploitation est directement liée à la discrimination par l'espèce. De cela naît un autre phénomène, déjà brièvement abordé : les mots dont la définition change ou est nuancée, selon la bouche qui les prononce.

C'est ce que Catherine Ruchon nomme *axiolexèmes*, c'est-à-dire des « reformulations métalinguistiques non savantes »⁷⁷. Dans son article, elle explique que :

Ces productions linguistiques profanes spontanées n'ont pas pour visée de faire étalage d'un savoir sur la langue [...]. Elles n'ont pas la langue comme objet. Elles ont pour objectif de modifier les représentations attachées à certains mots, et ce dans un but militant. Il s'agit de défendre la cause de l'animal en intervenant sur les représentations attachées aux mots en lien avec la cause animale.⁷⁸

Dès lors, la stratégie régulièrement mise en place par certaines associations se doit notamment de passer par la négation ; par exemple, sur son compte Instagram, L214 décline ce même principe en ajoutant comme texte au-dessus de photos d'animaux, « un animal, pas un objet » ou encore « un ami, pas un repas »⁷⁹. Ce procédé peut être modifié à l'infini pour s'adapter au propos, mais il existe également d'autres moyens de s'engager sur le plan linguistique, notamment en ajoutant une dimension morale, lorsque l'emploi d'un néologisme tend à faire du terme déjà existant un axiolexème : Catherine Ruchon prend pour exemple le mot « végétariste » dont fait usage André Méry dans une auto-interview⁸⁰. En effet, ce dernier explique que pour lui, le mot *végétarien* devrait forcément impliquer un respect des animaux non humains, or il est possible de se dire végétarien tout en étant chasseur ; d'où le néologisme *végétariste*, pour s'assurer qu'il y a bien, dans celui-là, un aspect moral. Le même genre

⁷⁶ Cette expression, après avoir suscité une vive polémique, fait désormais l'objet de nombreuses reprises, bien souvent ironiques. Il s'agit à l'origine d'une campagne menée en 2018 par la Fédération Nationale des Chasseurs en France (FNC), dont Willy Schraen est le président, campagne notamment affichée dans le métro parisien et qui avait pour but principal de donner une meilleure image des chasseurs. À ce sujet, voir ce site : <http://chasseurdefrance.com/chasseurs-premiers-ecologistes-de-france-2/#1535095551443-213f9177-23c4>. Voir annexe 4.

⁷⁷ RUCHON C., *Op. cit.*, p. 51

⁷⁸ *Ibid.*, p. 63

⁷⁹ L214 sur Instagram : https://www.instagram.com/association_l214/?hl=fr. Voir annexe 5.

⁸⁰ RUCHON C., *Op. cit.*, p. 62

d'ambiguïté se dévoile dans les discours des végétariens⁸¹ : s'il paraît logique qu'être antiséciste sous-entend forcément être végétarien, l'inverse n'est pas vrai ; la preuve en est que l'on peut parfaitement entendre qu'une personne est devenue végétarienne *pour sa santé*, sans avoir, manifestement, songé que ce que revendiquent les antisécistes, c'est bien un mode de vie végétarien, mais par éthique. Axiologique il y a donc : là où les uns entendent *végétarien* comme suiveur d'une nouvelle tendance, les autres entendent *végétarien* comme transition nécessaire pour légitimer le militantisme.

Enfin, ce recours au discours pour appuyer des convictions se révèle être un des points clés d'une sorte d'activisme passif. Catherine Ruchon évoque deux visées concernant les choix lexico-sémantiques des animalistes : d'une part, les redéfinitions permettent « [d']asseoir une position d'autorité et [de] légitimer une cause »⁸², c'est une visée argumentative, et d'autre part, cela invite à « modifier les représentations autour de termes usuels [...] en leur prêtant une dimension morale »⁸³. Autrement dit, bien que profanes ou populaires, ces créations ou ces redéfinitions sont probablement une des stratégies essentielles pour les associations de défense des animaux non humains. En outre, elles peuvent également mettre en exergue les contradictions de la langue ou ses ambiguïtés, qui tendent à desservir les animaux : c'est le cas du mot *sensible* – auquel est désormais préféré *sentient* – qui, quoique positif à l'origine ou du moins non péjoratif, devient pour les animaux une menace dès lors que l'on se souvient que les arbres, eux aussi, peuvent être qualifiés de *sensibles* ; dès lors, tout bon anti-végétarien se doit de se précipiter sur l'argument du cri de la carotte⁸⁴, profitant, sans le savoir, de la simple imprécision d'un terme pour justifier une discrimination morbide.

3. Création et enjeux des néologismes

a. De l'antiséciste au carnovirus

Antisécisme, végétarienne, sentience, carnovirus, zooclaves, système naixterminateur, zoolocauste... ; voilà autant de néologismes qui parfois rivalisent d'originalité, non sans courir parfois aussi le risque de l'hapax. En effet, si des termes comme *antisécisme* ou *végétarien*

⁸¹ L'orthographe et la prononciation du terme végétarien restent par ailleurs quelque peu incertaines. Je choisis par conséquent de privilégier l'aspect « français » – le mot étant paru dans le dictionnaire Hachette, à l'avance sur les autres, dès 2012 – en accordant le mot (végétari(e)(s)), et en le prononçant, non pas « végétarienne » comme tout un chacun, ce qui, selon moi, n'a guère de sens, mais « végétarien » au masculin, « végétarienne » au féminin, pour ne pas mimer sans raison la prononciation anglaise d'un mot faisant bel et bien partie désormais de la langue française.

⁸² RUCHON C., *Op. cit.*, p. 52

⁸³ *Ibid.*

⁸⁴ L'argument du cri de la carotte est connu de quiconque a un jour voulu cesser de manger de la chair : il s'agit en effet de l'argument préféré des anti-végétariens ou végétariophobes pour ridiculiser la cause animale, en plaignant la carotte ou quelque autre légume qui, selon leurs dires, crient probablement aussi lorsqu'on les découpe, mais bien moins fort que les animaux.

semblent être finalement parvenus à s'imposer, jusqu'à entrer dans le dictionnaire, il en est d'autres qui peinent à sortir des conversations entre activistes pour s'immiscer dans l'usage global ; le débat sur la légitimité et l'intérêt de ces mots, sur les causes et conséquences de leur non-acceptation actuelle dans la langue commune ne fait toutefois pas l'objet d'une analyse dans ce travail. En revanche, trois néologismes ont été particulièrement importants pour la visibilité de la cause animale : *végan*, *spécisme* et *sentience*.

De ces trois mots, *végan* est le premier venu dans les dictionnaires de langue française, mais il est aussi le plus étrange en matière d'étymologie : de fait, ce terme a été inventé par la Vegan Society en 1944, sous l'impulsion notamment de Donald Watson, et est né de la contraction du mot anglais *vegetarian*, mot duquel il a hérité les trois premières lettres et les deux dernières⁸⁵. Outre sa définition parfois encore mal connue, au-delà également de sa prononciation quelquefois variable, il s'agit là probablement d'un des mots qui a connu dans les années 2010 une notoriété à la croissance non négligeable en France ou en Belgique, même s'il a fallu du temps à ce vocable pour s'exporter. Toutefois, bien qu'il qualifie un mode de vie différent de celui considéré comme normal, le *véganisme* est un terme certainement moins essentiel que *spécisme*, qui s'avère être le terme officiel de toute une remise en question du système, ce qui fait de ce néologisme un mot sans lequel le mouvement *anumaniste*, comme l'appellerait Aymeric Caron, aurait sans doute quelque difficulté à se définir clairement. Si Richard Ryder, un psychologue britannique, est à l'origine de ce terme proposé vers 1970 dans le but de défendre et de promouvoir, en quelque sorte, le mouvement animaliste⁸⁶, on retient en revanche surtout le nom de Peter Singer, qui a peut-être permis de le démocratiser, grâce, entre autres, à son essai *Animal Liberation* paru en 1975, texte capital pour ce « mouvement de réforme social le plus philosophiquement informé »⁸⁷, texte dans lequel on retrouve également l'idée que spécisme, racisme ou sexisme sont des discriminations à mettre au même niveau.

De plus, comme cela a été stipulé dans le point précédent, le mot *sentience* est également d'une importance majeure, puisqu'il permet de ne plus différencier encore davantage animaux humains et animaux non humains par des termes qui sous-entendent que les uns peuvent ressentir des choses, là où les autres ne pourraient que souffrir physiquement, et donc seraient dépourvus d'une qualité morale qui est pourtant fondamentale, par exemple pour l'introduction de droits. En d'autres termes :

[Le terme *sentient*] désigne simplement le fait de ressentir quelque chose auquel est associé un caractère agréable ou désagréable pour l'individu. L'objectif de l'introduction d'un tel

⁸⁵ Voir le site suivant : <https://www.federationvegane.fr/documentation/terminologie/le-terme-vegane/>

⁸⁶ DAMONTE M., *Specismo: storia (filosofica) di un neologismo*, p. 14

⁸⁷ *Ibid.*, p. 22

néologisme est de s'opposer à un dualisme séparant nettement le « corps » et l'« esprit », reléguant la « sensation » au domaine purement physique, et le « sentiment » au domaine de l'esprit.⁸⁸

Ainsi, les êtres *sentients*, par la création de ce terme qui a fait son entrée dans le Larousse dès l'édition de 2020⁸⁹, voient enfin reconnues leurs capacités, non seulement de souffrir, mais également de ressentir des émotions, ce qui met en lumière le fait que les humains ne sont pas les seuls à être dotés d'une conscience.

Il faut néanmoins s'attarder aussi sur des termes qui peuvent, quant à eux, avoir un effet négatif, ou contribuer à une confusion indésirable : c'est le cas par exemple du mot *veggies*. Après l'essor du mot *végan*, nombreux sont ceux qui ont cru à une nouvelle mode, si bien que les entreprises du secteur alimentaire n'ont pas tardé à y voir un potentiel marché, et donc une source de revenus : bientôt, sur de multiples produits, ont été accolés des logos « V » susceptibles de faire vendre. Des labels, parfois trompeurs – et dont on peut d'ailleurs se demander si ce n'est pas voulu⁹⁰ –, sont apparus, et le mot *veggies* – qui signifie végétarien et non végétalien – couvre désormais de nombreux plats préparés, voire de nombreux aliments qui ont toujours été végétariens mais qui sont, semble-t-il, devenus plus attrayants dans cette société où le mode de vie végan se propage ; quelle est la motivation réelle derrière ces mots gravés sur les produits alimentaires ? Ces termes se sont-ils imposés en magasin par éthique ou par intérêt financier ? Toujours est-il que pour un mouvement qui n'a rien d'une tendance, l'apparition soudaine de *veggies* et ses collègues sur les emballages paraît, elle, bien être un effet de mode. Autre exemple : certains mots ont une capacité, voire ont vocation à embellir et à déculpabiliser. Êtes-vous végétarien, végétalien, végan, ou autre ? Non ? Pourquoi ne pas devenir *flexitarien* ? En effet, le flexitarisme est un mot qui signifie en réalité continuer à vivre tout à fait normalement, mais en se disant flexitarien, probablement pour se convaincre soi-même que l'on n'est pas entièrement complice du système spéciste, et donc dans le seul but de ne pas se sentir coupable de ce que le spécisme inflige, tant aux animaux qu'à l'environnement, tout en prétendant, par un mot vide, être en transition, mais sans toutefois promettre que cette transition aboutira – car elle n'a pas pour dessein d'aboutir. Ainsi, par un simple mot, c'est-à-dire d'un régime alimentaire normal au même régime alimentaire, mais qualifié de flexitarien, peut aboutir un immobilisme sournois.

Enfin, si, comme cela a été mentionné au début de ce point, certains néologismes relèvent davantage de l'hapax, on ne peut ôter à leurs inventeurs une créativité et une détermination

⁸⁸ MORVAN M., *Ensemble dans la sentience, seuls dans la sentence. Analyse des processus de différenciation/identification entre espèces humaine et non-humaines dans le discours antispéciste*, p. 262

⁸⁹ Voir le site suivant : <http://www.fondation-droit-animal.org/102-le-mot-sentience-entre-dans-le-larousse-2020/>

⁹⁰ Voir annexe 6.

rare : le collectif Boucherie Abolition, dont chaque article ou presque dévoile un nouveau terme, en est certainement le meilleur exemple. On peut, il est vrai, s'y sentir noyé tant les néologismes – peut-être, pour certains, incompréhensibles aux yeux de qui n'a pas l'habitude de côtoyer les milieux animalistes militants – y ont une place prépondérante, l'on se doit cependant d'admettre que leurs créations restent dans la tête une fois qu'elles y sont entrées : le terme zoocauste et ses dérivés, qui renvoient bien sûr à la comparaison entre camps d'extermination et abattoirs, choquent, mais ont le mérite de faire réfléchir quiconque daigne penser aux raisons qui ont motivé une telle analogie. Par ailleurs, les néologismes créés par le collectif n'ont pas pour but de provoquer, mais ont, au contraire, une certaine propension à mêler le militantisme lié aux animaux non humains à des causes plus générales, revendiquant ainsi des idées sociales justes en ayant conscience qu'être antispéciste, ce n'est, à aucun moment, être antihumaniste. En outre, les militants de Boucherie Abolition ne se contentent pas de créer des termes en s'appuyant sur l'Histoire passée, puisque l'actualité est un élément constamment pris en compte, ce qui est une autre force de leur stratégie discursive : ainsi, des dérivés du système spéciste qu'ils dénoncent, naquit le *carnovirus*.⁹¹

b. Crime contre l'animalité et spécicide

« Tous les animaux sont égaux ; mais certains sont plus égaux que d'autres. »⁹² Comment ne pas penser, une fois encore, à cette phrase qu'a écrite George Orwell dans son roman *La Ferme des Animaux*, qui met en scène la révolte de ces derniers face aux hommes – révolte qui ne sera pas sans provoquer des dérives totalitaires ? Ce récit, qui se veut satire de la société de son époque, n'est, certes, probablement pas voué à défendre les animaux non humains, toutefois les termes employés ne peuvent, dans ce travail, qu'aboutir à une réflexion indubitablement liée à ceux-ci. Ce dernier point, qui vient clôturer une analyse plus ou moins vaste des correspondances entre langage et spécisme, a moins pour objet de souligner une habitude discursive ou quelque stratégie d'un parti ou de l'autre, que d'être une ouverture : *crime contre l'animalité et spécicide* sont en effet deux expressions inusitées⁹³, mais l'analogie avec *crime contre l'humanité et génocide* n'est bien sûr pas fortuite.

⁹¹ Voir le site de Boucherie Abolition : <https://boucherie-abolition.com/2020/03/17/carnovirus/>

⁹² ORWELL G., *La ferme des animaux*, p. 139

⁹³ Ces deux mots ont déjà été, en réalité, plusieurs fois employés. « Crime contre l'animalité » est notamment le nom d'une exposition du photographe Patrick Brown (<https://www.picto.fr/2019/patrick-brown-expose-crime-contre-lanimalite-a-la-galerie-fait-cause/>), c'est également le nom d'un chapitre du livre *Réflexions sur la condition faite aux animaux* de Françoise Armengaud ; « spécicide », comme cela a été expliqué à la page 14 de ce travail (voir note 33), est à la base un terme anglais qui désigne l'extermination d'une espèce, qui peut par ailleurs être l'espèce humaine (il est employé dans un article du journal libéral en ligne « Contrepoints » [<https://www.contrepoints.org/2018/09/29/326291-le-nouveau-prophete-du-climat-contre-lhumanite>] mais reste très peu courant), mais je l'emploie ici dans le sens de meurtres de masse imposés par l'homme aux autres animaux, sur base de la discrimination spéciste.

Hersch Lauterpacht et Raphael Lemkin : voilà les noms de ceux qui sont, respectivement, à l'origine de l'inscription dans le droit international des termes *crime contre l'humanité* et *génocide*⁹⁴. Le parcours de ces deux hommes entre Allemagne nazie, France envahie et Pologne dévastée, ainsi que la sorte de rivalité qui s'est établie entre eux n'entrent guère en ligne de compte ici – bien que le contexte d'avènement de ces termes mériterait plus amples explications – car il est plutôt question des conséquences que quelques mots ont eu sur le cours même de l'Histoire. Oscillant entre droit de l'individu et droit d'un groupe, ces termes aux nuances majeures ont permis, par leur reconnaissance, de donner lieu aux jugements de Jean-Paul Akayesu, « premier individu jugé coupable de crime de génocide par une cour internationale »⁹⁵ en 1998, d'Omar al-Bashir en 2010, « premier chef d'État en exercice à être mis en examen pour génocide »⁹⁶, ou encore de Charles Taylor, « premier chef d'État condamné pour crimes contre l'humanité »⁹⁷ en 2012 ; et bien d'autres procès ont eu lieu, sont en cours ou viendront. Aussi ces procès n'ont-ils certainement pas seulement pour but de punir les coupables, mais de reconnaître les victimes. Avant que soient acceptées ces notions, les victimes avaient-elles quelque importance aux yeux du système, étaient-elles considérées comme telles dans la société ? Toujours est-il que, concernant les crimes spécistes, ce n'est absolument pas le cas – pour l'instant.

Souvent ignorés, les animaux non humains ne sont pas pour autant relégués dans l'ombre par chaque parti politique : ainsi, le parti français REV (Révolution Écologique pour le Vivant) écrit noir sur blanc dans son programme qu'il souhaite faire reconnaître le crime contre l'animalité⁹⁸, et il va de soi que les revendications antispécistes de ce parti entraînent des propositions de lois mais surtout la reconnaissance de droits fondamentaux pour les animaux, à commencer par celui de ne pas être tué⁹⁹. Quant au spécicide, nonobstant son absence dans les discours plus ou moins formels des antispécistes, la reconnaissance de ce terme pourrait connaître des enjeux similaires à ceux du terme *génocide* : en effet, autant qu'il y a dans *crime contre l'humanité* une prise en compte des victimes comme individus propres, il y a dans *génocide* un aspect davantage porté sur la notion de groupe. Il en va de même pour *crime contre l'animalité*, qui, s'il venait à être reconnu, permettrait une meilleure prise en compte des droits des animaux en tant qu'individualités à part entière, et pour *spécicide*, qui, dans le sens ici

⁹⁴ SANDS P., *Retour à Lemberg, passim*.

⁹⁵ *Ibid.*, p. 614

⁹⁶ *Ibid.*, pp. 615-616

⁹⁷ *Ibid.*, p. 616

⁹⁸ Voir le site internet du parti : <https://rev-parti.fr/droits-des-animaux/>

⁹⁹ Voir annexe 7.

attribué, pourrait servir les animaux en reconnaissant aux diverses espèces des particularités qui n'en font pas moins des êtres vivants *sentients* qui ont le droit à une vie digne.

In fine, émerge des réflexions sur ces néologismes, qui seraient le signe d'un système cherchant à *se déspeciser*, une ultime question : si la société venait à se débarrasser totalement de l'oppression normalisée qu'est le spécisme, *crime contre l'humanité* et *génocide* deviendraient-ils hyponymes de *crime contre l'animalité* et *spécicide* ? Là où la logique devrait acquiescer, la nature humaine, sans doute, s'offusquerait.

CONCLUSION

Pour préciser la société, faut-il préciser la langue ? Telle était la question de départ, qui a mené au parcours en trois parties de ce travail : le lien entre système spéciste, langage et pensée, la politisation de la langue, et l'usage stratégique des mots. S'il s'avère probablement impossible d'apporter une réponse univoque à cette interrogation, qui par ailleurs ne concerne pas que la linguistique mais également la politique, la philosophie ou encore la sociologie, sont toutefois apparus des éléments qui peuvent être des arguments en faveur d'une réponse positive.

C'est d'abord à partir de l'hypothèse Sapir-Whorf que se sont imposées les analyses et réflexions progressives ici abordées, car c'est l'idée même que les mots et expressions puissent avoir une influence sur notre façon de penser, et donc d'agir, qui rend intéressante la mise en relation avec le spécisme et ses témoins dans la langue. Dans un premier temps, la confrontation entre théorie de la relativité linguistique et usage actuel de la langue dans un environnement spéciste a montré que notre façon de nous exprimer tend à entériner les fondements discriminatoires du système actuel, en normalisant les expressions qui renforcent l'infériorisation des autres espèces. Dans un second temps, ce sont les représentations sociales illustrées par le langage qui ont pu être considérées comme néfastes pour l'image que l'on a des animaux non humains, puisque le paradigme dans lequel s'inscrivent ces mêmes représentations n'est pas vu comme une oppression mais comme la norme.

Outre les attestations du spécisme ambiant *via* le langage, attestations parfois involontaires et qui ont tendance à passer inaperçues, il est des choix discursifs qui ne s'expliquent pas arbitrairement mais bien stratégiquement : en effet, il a ensuite été question de la politisation de la langue. Le pouvoir des mots s'est révélé non négligeable, et particulièrement important dans le contexte politique, mais l'exemple typique de cette puissance par la lettre réside dans le roman *1984* de George Orwell, avec la novlangue ; cette brève analyse en a suscité une autre, à savoir celle de la LTI (*Lingua Tertii Imperii*) de Victor Klemperer. Certes, la stratégie du silence semble prédominer, mais il ne faut pas pour autant sous-estimer les effets de la massification, de la réification ou encore de l'infériorisation *via* la langue ; ce sont autant de stratégies communes à la LTI et à ce que j'ai appelé la LIP (*Lingua Imperiosi Populi*). Cette langue du peuple dominant, langue du système spéciste, et la LTI s'avèrent en réalité aussi dissimulées et influentes l'une que l'autre.

Comment se manifeste-t-elle, cette langue du vainqueur partout répandue ? Et comment parvenir à la contrer ? À nouveau, ces réponses ne peuvent être exhaustives, et sont même plurilatérales, étant donné la multiplication des partis, de l'activiste antispéciste au chasseur anti-végan, en passant par le végétarien en transition. Toutefois, il existe certains phénomènes

dans la langue qui, indéniablement, mettent en exergue les implications, dans les habitudes discursives, du spécisme comme norme ancrée en nous : c'est le cas de la perpétuelle opposition entre animaux et humains, deux termes dont le premier devrait être l'hyperonyme du second et qui, pourtant, sont aujourd'hui vus comme antinomiques et entretiennent par conséquent la tendance à hiérarchiser les espèces, la plupart du temps sans fondement. Face aux paradoxes présents dans les discours, entre autres, des secteurs qui existent parce que la société est spéciste, il y a donc riposte : les militants antispécistes, autant qu'ils agissent sur le terrain, interviennent dans la langue. Non seulement ils redéfinissent certains termes et leur ajoutent une dimension morale, composant ainsi des axiolexèmes, mais en plus ils créent de toutes pièces des mots nouveaux, pour qualifier ce qui n'avait pas de nom ou pour renommer ce qui était embelli par la lettre. De surcroît, si les néologismes, tantôt nécessaires comme *spécisme*, tantôt plutôt de l'ordre du jeu de mot comme *carnovirus*, sont fort répandus dans le milieu militant, doivent également être pris en compte des mots qui sont, pour l'instant, peu ou prou ignorés du grand public, mais qui auraient pourtant tout intérêt à être reconnus, notamment par les instances juridiques : ainsi les termes *crime contre l'animalité* et *spécicide* pourraient servir la cause des animaux.

Somme toute, il s'agit là d'un débat, sinon éternel, du moins considérable – ce qui n'est évidemment pas sans lien avec la longueur de ce travail –, débat légitimé à la fois par le nombre de victimes parmi les animaux non humains que fait le spécisme chaque jour, par les incidences environnementales ou encore politiques de cette même oppression normalisée par la langue, et débat, par ailleurs, crédibilisé par la simple existence du livre sur la LTI de Victor Klemperer, dans lequel les stratégies dénoncées ne peuvent que rappeler celle du système spéciste, dont l'analogie devient alors encore plus troublante. Enfin, si de ces analyses n'éclot pas une réponse claire à la question de départ, s'en dégage cependant un constat : si par les mots nous nous complaisons, par les mots également pouvons-nous nous révolter, envoyer valser mots nuisibles et maux de trop, sans maudire ni sans mot dire, au nom du droit à une vie digne de ceux que l'on appelle les « sans-voix ».

ANNEXES

➤ Annexe 1 : Tweet de la députée polonaise Sylwia Spurek



Source : Twitter, <https://twitter.com/sylwiaspurek?lang=fr>

Dans le premier tweet (celui du dessous), la députée européenne Sylwia Spurek explique que l'image créée par l'artiste Jo Frederiks permet de remettre en question le système actuel et la façon dont nous traitons les animaux. Elle termine en demandant : « Est-ce humain ? est-ce encore de l'agriculture ? » Dans le second tweet (celui du dessus), à la suite de critiques, elle a renvoyé aux paroles du prix Nobel Isaac Bashevis Singer, en ajoutant que dans la société actuelle, « le plus fort » peut faire ce qu'il veut, notamment aux autres espèces.

➤ Annexe 2 : Définitions du mot *animal*

Définition de l'Académie française :

II.

II. Nom masculin.

- Être organisé présentant une sensibilité et une motilité générales ou locales souvent en rapport avec un système nerveux. *Les Protozoaires sont des animaux unicellulaires. On appelle Métazoaires les animaux pluricellulaires. Animaux inférieurs, animaux supérieurs. Animaux à sang chaud, animaux à sang froid. Animaux herbivores, frugivores, carnivores. L'homme et le singe sont des animaux omnivores. L'homme est un animal social, un animal qui parle, un animal doué de raison.*
- Bête, être animé ne présentant pas les caractéristiques supérieures de l'espèce humaine. *L'empire de l'homme sur les animaux. La zoologie a pour objet l'étude des animaux. Animaux aquatiques, amphibiens. Animal ovipare. Un animal sauvage. La loi mosaïque distingue strictement les animaux purs des animaux impurs.*
 - Spécialement. Bête d'une certaine taille, vivant en général en milieu terrestre. *Animal sauvage, animal domestique. Animaux de trait, de somme, de boucherie. Un animal de cirque. Les animaux de la ménagerie. La Société protectrice des animaux, ou S.P.A., a été fondée en 1845. Loc. Le roi des animaux, le lion.*
- Personne stupide, grossière ou brutale. *C'est un animal, une bête brute ! Employé comme injure. Espèce d'animal ! Atténué, peut marquer une certaine admiration affectueuse tout autant qu'une profonde rancune. Quel animal ! L'animal nous a encore joué un bon tour.*

Source : <https://www.dictionnaire-academie.fr/article/A9A1795>

Définition du Larousse en ligne :

animal
 nom masculin
 (latin *animal*, *-alis*, être vivant, de *anima*, souffle, principe vital)

Définitions | Expressions | Synonymes | Citations

DÉFINITIONS

Par opposition à **végétal**, être vivant organisé, généralement capable de se déplacer et n'ayant ni chlorophylle ni paroi cellulaire cellulosique.

Par opposition à homme, être animé, dépourvu de langage articulé : **Animal sauvage, domestique. Animaux de boucherie.**

Chasse
 Gibier poursuivi.

Source : <https://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/animal/3580?q=animal#3579>

➤ Annexe 3 : Une partie des mails envoyés par erreur à L214

Date : Wed, 19 Feb 2020 09:23:17 +0000

De : [redacted]

Répondre à : [redacted] <[redacted]@agriculture.gouv.fr>
 [redacted] <[redacted]@agriculture.gouv.fr>
 [redacted] <[redacted]@agriculture.gouv.fr>

Pour : [redacted] <[redacted]@agriculture.gouv.fr>
 [redacted] <[redacted]@agriculture.gouv.fr>
 [redacted] <[redacted]@agriculture.gouv.fr>
 [redacted] <[redacted]@agriculture.gouv.fr>
 [redacted] <[redacted]@agriculture.gouv.fr>
 [redacted] <[redacted]@agriculture.gouv.fr>
 [redacted] <[redacted]@agriculture.gouv.fr>
 [redacted] <[redacted]@agriculture.gouv.fr>
 [redacted] <[redacted]@agriculture.gouv.fr>
 [redacted] <[redacted]@agriculture.gouv.fr>

Il nous faut des edl béton pour ce soir..
 Et côté Saj à voir également
 Merci!

----- Courriel original -----

Objet: [redacted]

Date: 2020-02-20 10:04

De: [redacted] - DGAL/SA/SDSSA/BEAD <[redacted]@agriculture.gouv.fr>

À: [redacted]

Je n'ai pas plus d'info que les mails reçus hier soir plus [redacted] ce matin (pièces jointes).

Hier soir, après échange avec [redacted] J'ai fait la liste des NC indéniables, voire majeures relevées ! Pour avoir confirmation des corrections mises en place, [redacted] a appelé le DD... Elle lui a bien dit que dès que les EDL étaient validés par le DG, elle lui transmettrait.

Je te tiens informé....

Source : L214, <https://www.l214.com/communications/20200225-abattoir-sobeval-mensonges-ministre-agriculture>

➤ Annexe 4 : Campagne d'affichage 2018 de la FNC

Les chasseurs, premiers écologistes de France ?

Cette espèce est régulée pour éviter la transmission à l'homme de la leptospirose.

www.chasseurdefrance.com
 #chasseursresponsables

Les chasseurs, premiers écologistes de France ?

Ils participent aux études scientifiques pour une meilleure connaissance de la migration.

www.chasseurdefrance.com
 #chasseursresponsables

Source : <http://chasseurdefrance.com/chasseurs-premiers-ecologistes-de-france-2/>

➤ Annexe 5 : Affiches de L214



Source : https://www.instagram.com/association_l214/?hl=fr

➤ Annexe 6 : Logos « végétarien » et « végan »



Ces labels, s'ils peuvent ici être facilement distingués, sont évidemment beaucoup moins clairs une fois imprimés sur les emballages. En effet, leur taille réduite rend l'écriture tellement petite qu'elle devient presque illisible ; comment deviner alors quel « V » est celui de « végan » ?

Source : <https://observatoire-des-aliments.fr/non-classe/un-label-vegan-pour-le-vin>

➤ Annexe 7 : Premier point du programme du REV concernant le droit des animaux

1

Reconnaissance dans la législation de quatre droits essentiels pour tous les animaux non humains sensibles :

- le droit de ne pas être tué,
- de ne pas être torturé,
- de ne pas être enfermé et
- de ne pas être vendu.

Il découle de ces droits essentiels de très nombreuses mesures.

Source : <https://rev-parti.fr/droits-des-animaux/>

BIBLIOGRAPHIE

- BOUTET, Josiane. 2016. *Le pouvoir des mots*. Nouvelle éd., entièrement réactualisée et augmentée. Paris : La dispute.
- BRETON, Dominique. 2012. « Parlez-vous novlangue ? Du formatage des esprits en français et en espagnol contemporains, ou les enjeux d'une rupture entre mot et chose ». In *Babel. Littératures plurielles*, n° 26 (décembre) : 179-94. <https://doi.org/10.4000/babel.2537>.
- CAFFO, Leonardo. 2010. « "Linguaggio e Specismo: tra Sapir - Whorf e la questione animale" ». In *Liberazioni*. Volume I, n. 3 : 35-40.
- CARON, Aymeric. 2016. *Antispéciste. Réconcilier l'humain, l'animal, la nature*. Paris : Don Quichotte.
- . 2017. *Utopia XXI*. Paris : Flammarion.
- . 2018. *Vivant. De la bactérie à Homo ethicus*. Paris : Flammarion.
- DAMONTE, Marco. 2019. « Specismo: storia (filosofica) di un neologismo ». In *Rassegna di Diritto, Legislazione e Medicina Legale Veterinaria* 17 (4): 8-36. <https://doi.org/10.13130//11839>.
- DEBARRE, Ségolène et al. 2013. « La condition animale : Places, statuts et représentations des animaux dans la société ». In *Trajectoires. Travaux des jeunes chercheurs du CIERA*, n° 7 (décembre). <http://proxy.unamur.be:2936/trajectoires/1247>.
- FEDI, Laurent. 2013. « Manières de parler, manières de penser ». In *Cahiers philosophiques* n° 134 (3) : 80-105.
- HICKMANN, Maya. 2009. 3. *Relativité linguistique et développement : la représentation de l'espace*. CNRS Éditions. <https://doi.org/10.4000/books.editions-cnrs.5962>.
- KLEMPERER, Victor. 1996. *LTI, la langue du IIIe Reich : carnets d'un philologue*. Bibliothèque Albin Michel. Paris : Albin Michel.

- KLINKENBERG, Jean-Marie. 1999. « Chapitre II. La variété linguistique ». In *Champs linguistiques* 2e éd. : 29-57.
- MATTHEY, Marinette. 2000. « Aspects théoriques et méthodologiques de la recherche sur le traitement discursif des représentations sociales ». In *Travaux neuchâtelois de linguistique* N°32 : 21-37.
- MEYRAN, Régis. 2017. « Edward Sapir et Benjamin L. Whorf - La langue est une vision du monde ». In *Les Grands Dossiers des Sciences Humaines* N° 46 (3) : 14-14.
- MORVAN, Malo. 2016. « Ensemble dans la sentience, seuls dans la sentence. Analyse des processus de différenciation/identification entre espèces humaine et non-humaines dans le discours antispéciste ». In *Tétralogiques* N°21. <http://tetralogiques.fr/spip.php?article33>.
- ORWELL, George. 1945. *La ferme des animaux*. trad. Paris : Gallimard
———. 1949. *1984*. trad. Paris : Gallimard
- PY, Bernard. 2004. « Pour une approche linguistique des représentations sociales ». In *Langages* n° 154 (2) : 6-19.
- ROUSSIN, Philippe. 2018. « 2 et 2 font 5 (la littérature des années 1930 face à la destruction du langage démocratique) ». In *Diogene* n° 261-262 (1) : 107-23.
- RUCHON, Catherine. 2018. « Lexique, catégorisation et représentation : les reformulations métalinguistiques dans le discours animaliste ». In *Les Carnets du Cediscor. Publication du Centre de recherches sur la didacticité des discours ordinaires*, n° 14 (janvier) : 51-66.
- SANDS, Philippe. 2017. *Retour à Lemberg*. trad. Paris : Albin Michel.
- SERIOT, Patrick. 2013. « La langue pense-t-elle pour nous ? ». In *La linguistique* Vol. 49 (1) : 115-31.
- STIBBE, Arran. 2001. « Language, Power and the Social Construction of Animals ». In *Society & Animals* 9 (2): 145-61. <https://doi.org/10.1163/156853001753639251>.

YATES, Roger. 2010. « Language, Power and Speciesism ». In *Critical Society* n° 3: 9.